

Homélie 20 janvier 2019

Église de l'Annonciation

Suivons l'Église, qui marque ici les débuts du temps ordinaire, ce deuxième dimanche de l'année C pourtant vouée à la lecture de l'évangile de Luc, elle qui nous fait lire, dans l'évangile de Jean, le miracle par excellence, celui des noces de Cana de Galilée. Au festin qui est donné, on manque de vin, ce que la mère de Jésus remarque de manière ferme et non dénuée d'un brin de sévérité en lançant un : « Ils n'ont plus de vin », d'un ton en tout cas qui fait penser qu'elle réprimande son fils, et, disons-le, vise à le culpabiliser. Comment, en ce jour de noces, peut-il ne pas se montrer assez obligeant, assez attentionné, pour offrir aux convives du vin en quantité suffisante ? Nous nous étonnons : comme si Jésus n'était pas un simple invité, venu avec sa mère grossir les rangs des convives, et c'est tout ! Mais voilà qu'à Cana Jésus commence à se signaler par son humanité et accomplit le miracle d'offrir du bon vin, à la fin du repas de noces il est vrai, contrairement à l'usage général : on réserve d'ordinaire le vin de moindre qualité à la fin de la fête, au moment où les invités ont déjà subi les vapeurs du meilleur cru.

Cet évangile marque pour moi le retour à une pratique plus adulte de la foi, façon de voir les choses à laquelle m'incite aussi la lecture-commentaire que donne de ces versets feu le Cardinal Martini. Ce commentaire est d'une finesse extraordinaire, et l'esprit de l'adolescent que j'étais fut durablement et profondément marqué par des paroles d'explication mêlant si intimement exégèse et spiritualité : le manque de vin correspond à l'absence de cette joie véritable qui ne peut provenir que de la foi authentique, profonde, non hypocrite ; le rôle de cette femme, la mère, se joue sur une scène sans masque aucun, mais sert au contraire à faire paraître, pour la première fois et à découvert, la filiation de son fils Jésus comme fils de Dieu. Car qui pourrait transformer six jarres ne contenant que de l'*aqua simplex* en autant de récipients emplis de vin à ras bord, et du meilleur encore ?

L'Église nous fait donc retrouver le temps ordinaire, cette année, par cet évangile, comme si elle voulait nous faire savoir que le temps ordinaire est celui qui est marqué par la fête nuptiale. L'Église nous conduit à penser que le temps ordinaire est celui du mariage, de sa célébration festive, et du miracle enfin. Il y a là un triptyque du plus haut intérêt, qui représente tout l'opposé de ce qu'on imagine du temps ordinaire, du train-train de la vie d'Église, de notre vie et même de la vie du monde, pour rester dans la dialectique – dont trop souvent de mon point de vue nous sommes les otages – entre monde et Église. Enfin, la liturgie de ce jour nous dit que le temps ordinaire est celui des noces et du festin, donc de l'amour et de la festivité qui suit l'amour, l'amour humain en particulier. Relisez la première lecture et mesurez à quel point le sujet actuel est celui de l'amour humain, hissé au rang de banquet de noces, qui devient le temps ordinaire. N'est-ce pas une façon de dire que le temps ordinaire est toujours extraordinaire dès lors qu'il y est question d'amour ? À ceux qui ne sont pas convaincus de l'actualité chrétienne du sacrement du mariage, l'évangile de Jean proclame bel et bien que la vie publique de Jésus commence par un mariage qui risque de tourner à la catastrophe : le manque du vin de la joie et de la fête risque de faire basculer les noces dans le deuil, la pire des éventualités pour une société qui trouve dans le mariage une des rares moments festifs qu'elle peut s'accorder. Les voyageurs ayant approché les couleurs et les saveurs de l'Orient le savent pertinemment : les noces sont toujours cette tradition attestée de façon immémoriale, une véritable célébration allant jusqu'à s'étaler sur des jours et des jours. Dans ces conditions, manquer de vin signifie gâcher non seulement une soirée mais des nuits entières.

Le temps ordinaire, frères et sœurs, est donc celui du mariage entendu, compris, célébré *a minima* dans sa forme la plus classique, qu'il faut certes continuer à célébrer, celle qui unit un homme à une femme. En forçant un peu mon propos actuel, je conviendrais que je glisse sur des questions tout de même brûlantes. Mais ce qu'il m'importe ici de souligner et de proposer à votre attention, c'est ce que l'Église nous fait médi-

ter, à savoir que le premier acte auquel se livre Jésus dans sa vie publique est d'injecter de l'espoir là où l'espoir est censé avoir naturellement élu domicile, un mariage, des noces, lesquelles ne sont pas pour autant à l'abri du risque majeur : se muer en lieu de désespoir. Autre chose encore : certes, le mariage dont il s'agit ici il est le mariage classique, mais il renvoie, par métaphore, à ce qu'il incarne. Relisons la première lecture et nous verrons qu'il répète l'union célébrée depuis le Cantique des Cantiques, le mariage de Dieu avec son humanité, sa création, que réitère si bien le livre du prophète Osée. Au lendemain donc du temps extraordinaire de l'Avent et de Noël, l'Évangile suggère que l'incarnation est ce mariage entre Dieu et l'humanité, entre le Seigneur et l'âme de chaque croyant, entre la Tête qui surmonte le Corps et le Corps qu'est son Église. En somme, le mariage est l'allégorie de l'Incarnation ou, pour le dire plus simplement, la réalité qui en décrit le plus fidèlement le mystère, celui d'un amour fou qui fait abandonner par Dieu ses Quarante-deux autres brebis pour la seule qu'il chérit comme sa bien-aimée. Certains indices donnent à penser que l'idée de noce, de mariage et je dirai de festivité associée à la noce est encore fondamentale dans nos cultures, en dépit des apparences qui semblent condamner cette institution – il est vrai que la réalité manque parfois cruellement de vin, n'empêche, ces festivités ont toute leur place. Aujourd'hui que l'on voit certains – je n'ai pas vérifié mais ma source est sûre – mettre en scène des mariages avec soi-même, de vrais mariages avec sa seule personne comme acteur, histoire de mettre en scène le rituel, manifestement vidée de tout son sens d'amour humain, même si elle est gardée telle quelle, eh bien, la seule conclusion qu'on puisse en tirer, c'est que la chose est ô combien incontournable. Et pourquoi, sinon parce que Dieu a choisi de se marier avec son humanité, et que Jésus a voulu signifier sa divinité aux noces de Cana ? Au moment où l'on peut lire sous la plume d'une Française, Nathalie Léger, le récit palpitant de l'artiste italienne assassinée il y a quelques années en Turquie tandis qu'elle parcourait les routes de Milan à Jérusalem, dans une tenue nuptiale symbolisant ce qu'elle proposait, le mariage comme idée d'amour avec l'humanité, la parabole qu'on lit chez Jean reste d'actualité, voire dévoile la vérité qu'est l'amour purement humain. Aucun amour n'est jamais seulement humain, car c'est l'amour qui par l'Incarnation a été hissé au rang divin.

Le temps ordinaire de l'Église, notre temps ordinaire est donc celui de l'Incarnation, lorsque le foyer rayonnant de Noël laisse la place à la véritable expérience dans nos vies de ce même mystère. Là commence le temps ordinaire : l'amour humain, tout simplement, est le lieu de la manifestation de l'Incarnation. Il ne faut pas manquer ce lieu ni non plus l'extraordinaire grâce qui nous est faite de ce temps de noces qu'est le temps de tous les jours.

Frères et sœurs, prions pour que le Seigneur Jésus nous ouvre le cœur au mystère de l'amour et du mariage qu'il contracte avec son humanité, nous, à chaque instant de notre vie.